

Un essai de développement d'une participation active des opérateurs(trices) à l'analyse ergonomique

Quelques éléments sur la préhistoire du programme de recherche 'cours d'action'

Jacques Theureau

(Juin 2012)



Photo prise en Mai 1975 lors d'une remise en situation d'une ouvrière de l'usine Teppaz occupée par ses salariés (Img0062.jpg)

Introduction

Dans un entretien avec le journal '*Le Monde*' (daté des 31/12/2011-01 et 02/01/2012), Erri de Luca, écrivain italien et ancien militant de '*Lotta Continua*', une organisation constituée durant le "Mai rampant" italien avec laquelle la *Gauche Prolétarienne*, une organisation française constituée en Septembre 1968 — et dont je fus l'un des dirigeants — entretenait le plus de liens idéologiques et personnels, a fait cette réponse :

"Vous avez appartenu à un mouvement d'extrême gauche, *Lotta Continua*, dans les années 70. Que reste-t-il des combats de votre génération ?" : "Tout à l'heure, je suis entré dans une boutique de design assez chic. L'homme qui était à la caisse m'a fait une réduction en me disant : « Toi et moi, on était du même bord ». Voilà ce qui a survécu : une vague fraternité. Sur le plan politique, il ne reste absolument rien. J'ai marché avec les "indignés" de Rome, depuis la gare Termini jusqu'à la place St Jean-de-Latran. Ils étaient plusieurs centaines de milliers, la température politique avait monté de quelques degrés, mais la grande majorité d'entre eux ne savaient rien de nous. Il n'y a aucune continuité. Nous, on se considérait comme les héritiers des combattants antifascistes, alors qu'ils croient que le monde commence avec eux. On a fait ce qu'on pouvait pour changer le monde, mais on n'a pas intégré la classe politique. Insurgés, nous sommes restés dehors."

Si en Italie, les amis d'Erri de Luca n'ont pas intégré la classe politique, en France, bien peu de militants de la *Gauche Prolétarienne* l'ont fait. Très peu aussi, pour parler de ce qui m'intéresse plus particulièrement ici, ont intégré l'Université et la Recherche publique — pour ce qui me concerne, en accumulant les ennuis —, alors qu'on comptait parmi eux, de la base au sommet de l'organisation mais en beaucoup plus forte proportion au sommet, de nombreux diplômés des "Grandes Écoles" (*École Normale Supérieure, Polytechnique, Mines, Centrale, HEC*, etc.). À ce propos, je dois noter qu'Alain Wisner, le principal initiateur de l'ergonomie et de la recherche ergonomique en France, avait, en 1973-1974, c'est-à-dire au moment où nous auto-dissolvions la *Gauche Prolétarienne*, développé une pensée politique personnelle concernant les intellectuels soixante-huitards dans mon genre : il fallait les réintégrer dans la société, en particulier, pour ce qui le concernait, à travers une contribution au renouvellement théorique et pratique de l'ergonomie, à condition — ce qui était implicite mais rédhibitoire — qu'ils fassent quelques efforts de normalisation et de soumission aux pouvoirs institutionnels en place tandis qu'il ferait, lui aussi, quelques efforts pour oublier leurs frasques et encourager d'autres pouvoirs académiques et industriels à faire de même. Une partie des efforts ainsi exigés n'a été effectuée, ni par moi, ni par les deux personnes qui ont participé avec moi à la naissance du programme de recherche 'cours d'action' et à qui Alain Wisner avait donné, comme à moi, une chance provisoire de survie dans le *Laboratoire de Physiologie du Travail et d'Ergonomie* qu'il dirigeait. Bilan : Bernard Tort s'est tourné vers d'autres activités, Leonardo Pinsky est mort en 1990 et les difficultés institutionnelles rencontrées ont eu leur part, difficile à apprécier, dans cette mort, et je suis le seul à être resté dans le petit monde de l'Université et de la Recherche publique sans être sûr aujourd'hui que le prix payé pour cela ait été raisonnable, compte tenu des résultats effectivement obtenus : des acquis scientifiques, technologiques et épistémologiques que je considère comme valables, mais des résultats pratiques et des contributions à l'enseignement de l'ergonomie, donc au développement de ces résultats pratiques, qui sont restés très limités.

La petite anecdote que voici me semble significative. Lorsqu'en 1977 j'ai participé aux *Travaux Pratiques d'analyse du travail*, l'un des autres participants qui connaissait peu ou prou mon passé — Il est devenu ensuite maître de conférence en ergonomie — a remarqué, à propos de l'analyse que j'étais en train de réaliser et dont je venais de présenter les premiers résultats : "Vraiment, tu ne peux pas t'empêcher d'être marginal". Cette remarque m'a

beaucoup étonné car j'avais l'impression d'avoir ce faisant effectué un grand pas vers une normalisation. Pour la première fois depuis ma sortie de l'*École Centrale* en 1965, je suivais des enseignements universitaires de façon à en obtenir un diplôme, même si c'était dans des conditions bizarres¹. J'ai répondu à cette personne que, de mon point de vue, ce que je faisais alors — dans une étude du travail infirmier en collaboration avec deux médecins du travail de l'Assistance Publique — était certes original, mais que cette originalité était toute relative² et était destinée, pour bien faire, à être partagée par d'autres, voire à l'être universellement. Depuis, j'ai campé sur cette position. Mais, après nombre de tribulations dans le petit monde de l'Université et de la Recherche publique françaises et quelques contacts avec l'Université et la Recherche mondiales, je dois me rendre à l'évidence : mon originalité toute relative est restée marginalité.

J'écris cette introduction dans la foulée d'une expérience de collaboration avec un collectif de création théâtrale (composé d'un ami de longue date, ex-militant de la *Gauche Prolétarienne*, et d'acteurs et actrices de la jeune génération) qui, dans le cadre de la préparation d'une pièce sur le travail aujourd'hui, m'a interrogé longuement autant sur mon expérience de militant en usine que sur mon expérience de recherche et sur les relations entre elles. Jusque-là, comme en témoignent les textes d'entretiens téléchargeables placés sur ce site (voir la *Rubrique 12-HISTOIRE*), j'avais parlé essentiellement de mon expérience de recherche, sans cacher mon expérience de militant — je ne l'avais même pas camouflée dans mon dossier de candidature au CNRS en 1983 —, mais en ne la présentant que très sommairement, comme une préparation, que je pouvais apprécier comme telle rétrospectivement, de cette expérience de recherche, et sans discuter de son éventuelle valeur pour le présent et pour l'avenir. Cette expérience récente de remise en continuité, qui m'a fait confronter à nouveaux frais mon expérience passée de militant avec le présent et l'avenir du travail, n'est pas suffisante pour que je ne souscrive pas globalement au jugement d'Erri de Luca : "Il n'y a pas de continuité". Même les calomnies et simples erreurs factuelles colportées sur la décennie 1965-1975, qui

¹ Cette bizarrerie s'est d'ailleurs marquée quelque temps après, alors que, de retour d'un séjour aux Etats-Unis en 1978 et afin de compléter ces Travaux Pratiques d'analyse du travail par les autres unités de valeur nécessaires à l'obtention d'un diplôme d'ergonome, qui me semblait nécessaire pour en faire un métier qui était alors le seul que je me voyais pratiquer à l'avenir, je m'étais inscrit aux enseignements d'Ergonomie du CNAM pour en passer les examens. L'une des professeurs d'ergonomie est venue me voir en Juin pour me tenir le discours suivant : "Monsieur Theureau, j'ai un gros problème : Le Professeur Wisner m'a demandé de corriger l'examen d'ergonomie et je dois absolument aller en province voir ma fille qui est très malade, alors, comme vous l'avez passé, ne pourriez-vous pas le corriger à ma place ?". Cette dame, bien que compagnon de route du PCF, ne m'avait jamais fait de mal et j'étais sensible au surréalisme de la situation. J'ai accepté, à condition qu'elle corrige ma copie pour me fournir un repère, ce qu'elle a fait en m'attribuant une note exceptionnelle.

² Précisons cette originalité relative. Elle consistait en quatre points : (1) appréhender l'activité d'une infirmière (ou d'une aide-soignante ou d'un agent hospitalier) pour elle-même en dehors de toute référence à des tâches définies ailleurs ; (2) quitter la notion de poste de travail (définie en relation avec un catalogue de tâches) pour celle de situation de travail (espace, temps, artefacts et acteurs pertinents pour l'activité de l'acteur considéré) ; (3) préciser les méthodes d'observation, d'entretien, d'analyse et de présentation des résultats avec les acteurs concernés ; (4) observer l'activité d'un acteur particulier durant l'ensemble de sa journée de travail et dans plusieurs journées de travail successives et confronter à ces observations les acteurs concernés ; (5) utiliser des outils d'analyse importés d'autres domaines techniques d'expertise (matrices de déplacements). Les points (1) et (2) constituaient effectivement une petite révolution culturelle à cette époque où la notion de poste de travail était restée reine alors même que l'ergonomie et la psychologie du travail avaient introduit l'étude des écarts entre activité (dite improprement "travail réel") et tâche (dite tout aussi improprement "travail théorique"). Le point (3) consistait en une application de l'idée partagée avec d'autres de participation des acteurs à la recherche sur leur activité. Le point (4) ouvrait sur la définition des différents horizons temporels de l'activité et de son étude. Le point (5) était une conséquence de l'idée de l'ergonomie comme technologie : l'intérêt pour l'étude, la transformation et l'emprunt de méthodes d'ingénierie, en l'occurrence la programmation architecturale des bâtiments.

ont été pourtant réactivées avec le 40^{ième} anniversaire de Mai 68, j'ai pu constater combien elles sont restées inconnues de mes étudiant(e)s.

D'où le premier objectif de cet essai et des textes écrits entre 1974 et 1978 et téléchargeables dans cette *Rubrique 13 PRÉHISTOIRE* du site <www.coursdaction.fr> qu'il présente : introduire un peu de cette continuité manquante, d'une part en en disant un peu plus sur ce passé militant et sa relation avec la question du travail aujourd'hui, d'autre part en précisant des projets, certains avortés, d'autres plus ou moins réalisés, qui se sont situés à l'intersection entre un résidu d'activité militante et un début d'activité de recherche. C'est l'objet de la **section 1** et des présentations des divers textes reprises en totalité dans la **section 2** afin de faire apparaître leur unité. En fait, la relecture de ces textes conduit à réaliser un second objectif : réactualiser la démarche des projets que ces textes traduisent, démarche qui me semble aujourd'hui encore posséder quelque valeur pour le présent et pour l'avenir. En effet, l'idée qui les anime est que la transformation pour le meilleur et non pas pour le pire des conditions du travail industriel passe par une nouvelle théorie de la connaissance, amorcée alors en théorie comme en pratique mais dont les principes n'ont été vraiment formulés que vingt ans après (voir Theureau, 2009, 2012a) en relation avec des recherches qui se sont graduellement éloignées du travail industriel, d'où le contenu de la **section 3**. Cette idée peut être aujourd'hui enrichie et approfondie grâce aux progrès de cette théorie de la connaissance, ce qui n'implique pas que ses conditions sociales, politiques et économiques de succès pratique soient aujourd'hui meilleures qu'au moment de sa formulation et de sa mise en œuvre.

1. Continuité / discontinuité

Je vais donc faire un peu d'histoire par le petit bout de la lorgnette de mon activité individuelle sociale durant les cinq années 1974-1978 mais (1) sans chercher à retrouver des traces de cette histoire autres que celles que j'ai conservées personnellement³, y compris dans ma mémoire fortement sujette à caution en matière de détail et de datation, (2) sans mettre en place les conditions épistémologiques d'une histoire contemporaine que, positivement, mes recherches sur l'activité humaine, négativement, les publications historiques récentes du 40^{ième} anniversaire de Mai 68, pourraient permettre de préciser⁴, (3) donc pas plus que ne permet ma méfiance épistémologiquement fondée vis-à-vis de la conscience réflexive usuelle, c'est-à-dire en me limitant à quelques éléments de cette histoire qui à la fois me sont personnels — ou en tout cas dont l'établissement minimal n'exige pas un travail collectif plus large que

³ J'ai tout confié sauf quelques doubles à la *Bibliothèque de documentation internationale contemporaine de Nanterre (BDIC)* par l'intermédiaire d'un groupe de travail qui s'était constitué autour de cet objectif et que j'ai soutenu sans y participer. À cette époque, j'avais trop de problèmes immédiats de survie matérielle et morale à résoudre pour me confronter sérieusement à un passé qui restait pour moi problématique.

⁴ Ce que j'ai fait entre le début et la fin de la rédaction du présent texte dans {2012-JT-NEMR8}, téléchargeable sur ce site, consacré à l'épistémologie de l'histoire, et tout particulièrement de l'histoire contemporaine. Disons seulement ici que les programmes de recherche en histoire contemporaine, celle dont les acteurs sont pour une grande part encore vivants, s'ils se veulent scientifiques, ne peuvent que différer de ceux de l'histoire des activités humaines dans toute sa généralité en ce que leur observatoire — c'est-à-dire l'ensemble de leurs méthodes de construction de données et des hypothèses épistémologiques qui les fondent — ne peut se contenter de l'archive telle qu'elle est donnée et inclut un appel réglé à l'expérience passée des acteurs vivants, appel dont les méthodes de remise en situation matérielle et sociale sont partagées par l'observatoire des activités humaines présentes. Ils ne peuvent que différer aussi — cela va sans dire et est partagé par l'ensemble des historiens — des essais qui ont particulièrement fleuri à propos des "événements de 1968", y compris ceux qui ont été écrits par des acteurs des dits événements, et auxquels l'idée historienne de critique des sources est restée étrangère.

celui composé de Bernard Tort et de moi-même⁵ —, ont donné lieu à des traces écrites et me semblent utiles voire nécessaires à la compréhension des textes écrits entre 1974 et 1978 téléchargeables dans cette *Rubrique*.

Je signalerai d'abord que je suis entré à vingt ans dans une école d'ingénieurs parce que, encouragé par mes parents à faire des études qu'ils n'avaient pas faites et partageant les illusions de la science et de la technique au service de l'humanité alors largement répandues dans le bas peuple, je ne voyais pas ce que je pouvais faire d'autre. Malgré la nullité épistémologique de l'enseignement dispensé et la nullité morale de la plupart de mes congénères à l'*École Centrale des Arts et Manufactures* — qui, au moins, m'ont permis de perdre ces illusions et ont modelé mes interrogations en matière d'éducation (voir {2012-JT-NEMR6} téléchargeable sur ce site) —, j'ai conservé un intérêt personnel pour l'ingénierie et, plus largement, pour les mathématiques, la science et la technique, quelles qu'en aient été les vicissitudes jusqu'à aujourd'hui. Je suis sorti de cette "Grande École" en Juin 1965 et les joyeux vrais centraliens en charge du "trombinoscope" de la promotion, sans doute pour m'aider à trouver du travail dans l'industrie, m'ont fait l'honneur de figurer ma photo et celle d'un ami, juif polonais né à Stalingrad et qui avait fini par atterrir à Paris, des deux côtés d'un dessin figurant un lecteur assidu du *Capital* de Karl Marx. Pendant ces études d'ingénieur, j'avais eu l'occasion de visiter des usines (en particulier, une petite usine d'emboutissage à Ivry qui m'avait laissé un vif souvenir de bruit, de saleté, d'odeur et de fureur) et d'effectuer des stages (dans l'atelier de mécanographie de *Gaz de France*, dans une centrale thermique de *Électricité de France* et au port d'Abidjan), mais c'était du tourisme.

Je n'ai vraiment commencé à connaître les situations de travail des "sans-grades" qu'avec un reportage effectué pour le *Journal Servir le Peuple* en Janvier 1967 sur la grève des marins pêcheurs, alors que j'organisais depuis quelques mois déjà, avec un ami, ingénieur des *Mines* et diplômé de l'ENSAE (*École Nationale Supérieure d'Administration Économique*) (contrairement à moi qui m'étais contenté d'en suivre les enseignements de première année⁶), la *Commission Analyse concrète* de l'UJCML (*Union des Jeunesses Communistes Marxistes Léninistes*). Cette commission, qui ne s'est finalement montrée capable que de produire des articles de journaux militants et d'effectuer quelques enquêtes économiques et sociales, plus orientées vers les ouvriers et agriculteurs que celles patronnées alors par l'Université mais de moindre qualité que certaines d'entre elles, a été dissoute en Septembre 1967, à la fois au vu de son bilan et dans l'enthousiasme pour la Révolution culturelle chinoise. L'activité que j'y exerçais s'est prolongée, en compagnie d'un chercheur à l'INRA (*Institut National de la Recherche Agronomique*) lui aussi rescapé de cette commission, dans le cadre d'un groupe de travail avec un collectif d'agriculteurs, exclus en 1965 du MRJC (*Mouvement Rural de la Jeunesse Chrétienne*) par la hiérarchie catholique, et ce jusqu'en Juillet 1969 (j'étais depuis Février 1969 établi comme ouvrier spécialisé à Renault Billancourt et je me suis alors consacré à cette nouvelle activité militante jusqu'à quelques mois après mon licenciement, fin Octobre 1970)⁷.

⁵ Ce n'est pas le cas de mon activité dans les années 1964-1974, qui fut trop collective pour que je ne refuse pas, sauf quelques exceptions (pour Virginie Linhart en 1994 et pour la mémoire de Benny Lévy en 2008), de satisfaire les demandes d'entretiens destinés à publication qui m'ont été faites concernant cette période.

⁶ Ces enseignements m'ont permis une approche critique des enquêtes économiques et sociales et de leur traitement statistique qui a été mise à profit dans Theureau & Tort (1977) dont des extraits sont téléchargeables dans cette *Rubrique*.

⁷ Ce groupe de travail a publié, durant ma participation, deux numéros de la revue *Frères du Monde* (Anonyme, 1968, 1969a, auxquels on peut rattacher un article dont j'avais été le principal rédacteur, Anonyme, 1969b, que les Bons Pères dominicains qui dirigeaient cette revue n'appréciaient pas — et ce avec raison — et avaient trouvé un moyen de censurer sans le censurer — Saint Dominique rejoignant ici Saint Ignace — en l'isolant dans un coin d'un numéro spécial qui suivait sur les prêtres ouvriers. Cette pratique de l'anonymat était destinée à ne pas faciliter le travail de la police et des pouvoirs économiques, mais aussi à éviter que des intellectuels, ayant la

Je signalerai aussi que, de l'automne 1966 à Septembre 1968, j'ai exercé la profession de chargé d'études au *SCEES (Service Central des Études Économiques & Sociales)* du *Ministère de l'Agriculture* (parallèlement à mes études d'ingénieur, j'avais suivi des études en sciences économiques, puis, en 1965-1966, les enseignements de première année de l'ENSAE, *École Nationale Supérieure de Statistiques et d'Administration Économique*, sur les mêmes matières, mais avec un appareil statistique plus développé et plus réfléchi, et enfin, en 1966-1967, j'avais suivi de façon très épisodique les enseignements d'un *DEA d'économétrie*, le tout sans passer les examens, et j'avais acquis, de façon autodidacte ou dans le cadre de groupes de travail organisés par le Cercle d'Ulm de l'*Union des Étudiants Communistes*, une certaine culture économique d'orientation marxiste). C'est dans ce cadre que j'ai commencé l'exploitation statistique d'une enquête sur les agriculteurs français, dont le questionnaire traduisait une théorie contestable mais qui permettait, grâce à l'*Argus* des machines agricoles, d'apprécier indirectement le niveau d'endettement, donc d'exploitation par le *Crédit Agricole* et d'autres banques, de ces agriculteurs. Ce travail interférait par trop avec mon activité militante pour que j'exploite sérieusement les idées dont il avait été l'occasion et Mai 68 a tout arrêté. Cependant, durant mes années de surmenage militant qui ont suivi, j'ai eu un rêve répétitif, sans nul doute réalisation d'un désir : je me trouvais en prison où je pouvais enfin me livrer à quelque loisir studieux (une notion vénérable de l'antiquité grecque et latine : *otium* en latin, *skolé* en grec, voir {2012-JT-NEMR1}, téléchargeable sur ce site) et, grâce à l'un de mes amis — ex-centralien lui aussi, qui m'avait accompagné à l'ENSAE mais, contrairement à moi, en avait été diplômé —, qui m'apportait de quoi reprendre ces données d'enquête, je terminais enfin son exploitation.

Sur l'intérêt et les limites de ce que j'ai appris depuis mes études d'ingénieur jusqu'à l'auto-dissolution de la *Gauche Prolétarienne* en ce qui concerne les conditions du travail industriel et l'ensemble des complicités qui les maintiennent en l'état ou les aggravent, je me limiterai à renvoyer le lecteur à ce que j'en ai dit dans les entretiens téléchargeables sur ce site www.coursdaction.fr (*Rubrique 12-HISTOIRE*)⁸. Mon expérience d'établissement à Rhone-Poulenc-Vitry (Février 1974-Juin 1974) est d'un autre ordre et il me semble utile d'en parler ici car elle a suivi la rédaction du premier texte téléchargeable dans cette *Rubrique* et a constitué un élément de l'ensemble de la démarche co-construite et mise en œuvre avec Bernard Tort que ce texte inaugurerait et dont témoigne cette même *Rubrique*. Je me suis fait

plume plus alerte que les ouvriers et agriculteurs — ce qui en fait n'était pas vraiment mon cas — n'en profitent pour se faire un Nom sur leur dos. Elle conserve un intérêt aujourd'hui, témoins les ergonomes et psychologues ou sociologues du travail qui, comme de vulgaires politiciens, ont le culot de se présenter comme des représentants du "monde du travail". Elle a cependant un effet négatif non négligeable : lorsque l'on a écrit des bêtises, on évite ainsi de se les voir attribuer.

⁸ Voir cependant Anonyme (1970a et b), dont le vocabulaire, hérité de Karl Marx, du marxisme dans tous ses états, du mouvement anarcho-syndicaliste français et espagnol et de Mao-Tse-Toung, ne rend pas justice aux pratiques auxquels ces textes font référence. En 1976, j'ai rencontré par hasard un jeune ouvrier qui avait travaillé pendant quelques mois fin 1969 dans mon atelier, sous surveillance judiciaire après quelque temps en prison, jusqu'à son service militaire qu'il désertait au prix de quelque temps supplémentaire de prison. Il m'a rappelé toutes les actions que nous accomplissions dans cet atelier et que j'avais oubliées, tellement j'étais préoccupé à chaque fois, autant par ce que nous appelions la "consolidation", c'est-à-dire le renforcement de l'organisation à l'occasion de ces actions, que par la répression qui s'ensuivrait inmanquablement. Cela comptait parmi les meilleurs jours de sa vie, alors qu'il avait trouvé depuis à la fois une stabilité personnelle et une compétence professionnelle reconnue. Quant à Anonyme (1970b), un écrivain du PCF, qui a publié à cette époque un livre sur Renault-Billancourt en collaboration avec la section PCF-CGT (alors non distinguables) de l'usine, sous le titre *La Forteresse ouvrière*, a écrit très justement qu'il était écrit "dans le plus pur style d'une académie militaire". Un entretien avec moi de Virginie Linhart, accompagné d'entretiens avec deux ouvriers de la *Gauche Prolétarienne* qui travaillaient à Renault Billancourt à la même époque et ont été licenciés, comme Pierre Overney, à la suite d'une manifestation visant à me libérer de ma séquestration par les gardiens et la milice patronale de l'usine, présente un autre point de vue, mon langage et mon état d'esprit ayant changé malgré un certain retour à ceux d'alors provoqué par cet entretien (Linhart, 1994).

embaucher dans cette usine après plus d'un an de travail à mi-temps⁹ dans le *Laboratoire de Physiologie du Travail et d'Ergonomie* du CNAM et j'ai poursuivi ce travail à mi-temps tout en travaillant à plein temps à Rhone-Poulenc — c'est ce qui d'ailleurs m'a fait dénoncer à l'entreprise par un employé zélé de la Sécurité Sociale. Mon projet était purement personnel, la *Gauche Prolétarienne* venant de s'auto-dissoudre, mais en relation cependant, d'une part, avec une association militante, le *Groupe d'Information Santé*, composée de médecins et de juristes, d'autre part, avec quelques ancien(ne)s militant(e)s de la *Gauche Prolétarienne* qui habitaient dans cette partie de la banlieue parisienne. Ce projet personnel était, non seulement de revenir directement à la réalité sociale après plusieurs années de dirigeant "permanent aux pieds nus" (c'est-à-dire sans un sou), mais aussi d'expérimenter une nouvelle relation, plus concrète et plus technique, entre ouvriers et intellectuels, à travers la question des conditions de travail. Durant les quelques mois de ma présence dans cette usine, j'ai eu ainsi l'occasion : de dénoncer les mensonges de la pseudo-formation des ouvriers spécialisés ; de pointer un risque pour la sécurité d'une broyeuse qui se nettoyait à la main (deux boutons de marche-arrêt situés, l'un près de la broyeuse, l'autre près d'une autre machine à l'autre bout de l'atelier) ; de dénoncer les conditions de fabrication épisodique d'un acide (aucune protection personnelle, aucune ventilation alors que l'opérateur se trouvait au milieu de vapeurs chargées de cet acide) ; de participer à une campagne syndicale contre l'insécurité d'un autre poste (l'opérateur en titre y opérait seul car personne d'autre que lui n'en supportait les conditions ; quelques jours après son départ en retraite, il décédait d'un cancer généralisé) ; de distribuer des fiches toxicologiques photocopiées sur le Bismuth (mon atelier) et d'autres produits (dans les ateliers où j'avais des contacts). À part cette dernière sorte d'action, tout cela n'est pas original et pourrait constituer la routine d'un militant syndical d'entreprise, intéressé et exercé tant soit peu à enquêter sur les activités de travail et leurs contraintes et effets, tant qu'il n'est pas licencié ou est devenu délégué syndical pour ne pas l'être. J'ai d'ailleurs reçu ce faisant l'aide de délégués syndicaux de diverses obédiences. Alors qu'à Renault-Billancourt, j'avais participé à des campagnes centrées sur des phénomènes massifs (les cadences infernales, le despotisme et le racisme de certains membres de la hiérarchie) et des gros scandales en matière de conditions de travail (les conditions de travail dans un atelier de chromage, l'absence de dispositif de sécurité sur les ponts roulants d'un département de presses d'emboutissage), ma sensibilisation ergonomique récente m'avait donné à Rhone-Poulenc le sens du détail, comme en témoigne la liste rappelée ci-dessus de mes "actions".

Après mon licenciement, un CRU (*Comité Révolutionnaire d'Usine*), que je venais juste de rencontrer et qui ne m'a laissé aucun souvenir, a diffusé une série de tracts (qui sont sans doute restés en ma possession car ils n'intéressaient pas, et avec raison, le groupe de travail qui a œuvré pour la *Bibliothèque de documentation internationale contemporaine de Nanterre (BDIC)* et dont j'ai parlé plus haut). L'un d'entre eux citait une déclaration de ma part dont

⁹ Ce Laboratoire avait commencé à me payer à mi-temps en Novembre 1973 comme rapporteur concernant les critères et méthodes d'ergonomie des équipes de recherche de différents pays européens financées par la *CECA (Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier)*. J'y consacrais en fait encore moins de temps car jusqu'à Juillet 1973 j'ai continué à faire partie de la direction de la *Gauche Prolétarienne*, donc à m'y surmener, dans une situation où sa politique était de plus en plus en crise. Selon H. Guillemin, au moment de Thermidor, les acteurs de la Révolution française, comme Robespierre et Saint-Just, étaient exsangues et la mort pouvait leur apparaître comme un repos enfin gagné (Guillemin, 1987). Je n'en étais pas tout à fait là et la révolution ici et maintenant que nous nous efforcions de mener était loin d'égaliser la Révolution française mais l'auto-dissolution de la *Gauche Prolétarienne*, entre Octobre 1973 et Janvier 1974, fut essentiellement pour moi une délivrance, même si c'était une délivrance sur fond de sentiment d'échec, individuel et collectif. J'avais d'ailleurs devancé l'appel puisque j'avais demandé en Juin 1973 à être libéré de mes fonctions dirigeantes, ce qui me fut accordé. Ma dernière action de dirigeant fut l'organisation matérielle de la dernière école d'été de la *Gauche Prolétarienne* en Aout 1973. Ensuite, j'ai pu consacrer un peu plus de temps à l'ergonomie, qui me donnait non seulement à manger mais aussi à réfléchir.

quelques extraits ci-dessous — à lire en oubliant sa rhétorique au profit de son contenu — montrent que j'avais ainsi expérimenté une position différente de celle de l'intellectuel révolutionnaire abstrait qui avait été la mienne à Renault Billancourt alors même que mon titre d'ingénieur faisait constamment ressurgir le concret : *"Un camarade vient d'être licencié. Voici son point de vue : « Entré à l'usine en Février 74, ouvrier au Bismuth après les 5 semaines de "formation professionnelle", je viens d'être licencié le 19 Juin à 14 H, sans motif officiel sur la lettre de licenciement, mais un motif donné oralement par le chef du personnel : j'ai eu il y a 9 ans un diplôme d'ingénieur que je n'ai pas déclaré à l'embauche, et pour cause puisque je voulais travailler comme ouvrier. Il est rigolo de préciser que le choix m'était laissé entre le licenciement immédiat et la "démission pour convenance personnelle" en échange de laquelle la direction m'accordait quand même le fric des 15 jours de préavis de licenciement. Le point de vue des travailleurs de mon atelier sur mon cas étant : "c'est normal. D'ailleurs, à peine arrivé, il n'était jamais content et voulait tout changer dans l'atelier", une lutte contre mon licenciement est évidemment vouée à l'échec¹⁰. Cependant je pense que : 1°) Il est juste de revendiquer le droit pour des gens passés par l'Université capitaliste de faire un travail autre que celui pour lequel ils ont été formés et déformés. D'ailleurs, si, à la suite d'une série d'erreurs de jeunesse, je me suis trouvé en 1965 avec un diplôme d'ingénieur, j'ai depuis plus exercé les métiers d'OS que d'ingénieur. 2°) Le patronat parle actuellement d'amélioration des conditions de travail, d'adaptation du travail à l'homme, et recycle certains de ses ingénieurs et cadres dans l'étude des moyens pour jeter de la poudre aux yeux des travailleurs sur ces questions. En travaillant comme ouvrier, j'avais comme objectif principal de voir avec les travailleurs et techniciens comment lutter pour une réelle transformation des conditions de travail. Quand on connaît de l'intérieur l'usine, on sait qu'il y a beaucoup à faire dans ce "grand trust moderne" face à des conditions de travail du 18^{ème} siècle et l'hypocrisie de l'encadrement. C'est pourquoi j'avais commencé à participer aux activités du CRU sur les conditions de travail et la santé. 3°) Enfin, les ruses de Sioux employées pour me licencier sans bruit (convocation à un guet-apens en fin de journée au Service administratif par Mme X à la suite d'un accident de travail, puis la proposition malhonnête de démission) concernant directement tous les travailleurs de l'usine »".* Suivait une invitation à en discuter dans un local situé "derrière l'église de Vitry". Tout un programme, même s'il est formulé à travers une rhétorique datée ! En plus de cette réflexion sur l'intérêt d'un regard ergonomique dans le cadre d'un partage durant un temps suffisant du sort des ouvriers les plus exposés aux risques professionnels et, plus largement, au despotisme d'usine, j'ai aussi tiré de cette expérience une vision plus réaliste de la variété des situations usinières et donc aussi des conditions des luttes ouvrières (ce qui me ramenait au passé de la *Gauche Prolétarienne* où la tendance avait été forte, durant une période, de généraliser de façon insuffisamment réfléchie l'expérience de Renault Billancourt, une entreprise très particulière) et des modalités d'analyse et de transformation de ces situations (ce qui, au contraire, ouvrait sur un éventuel avenir de recherche empirique et technologique). Après mon licenciement de Rhone-Poulenc, j'ai encore tenté de m'inscrire dans une formation de tôlier chaudronnier, cette fois dans le cadre d'un projet collectif, élaboré avec quelques amis intellectuels et ouvriers issus de la *Gauche Prolétarienne*, qui visait le

¹⁰ C'était vrai, mais cela n'empêchait pas les sentiments. Lorsque je suis retourné clandestinement dans l'usine, en profitant de la pause du déjeuner, dans l'espoir de récupérer quelques affaires et pour faire les adieux que je n'avais pas pu faire, mes collègues d'atelier m'ont repéré de loin et ont retardé leur retour au travail de plus d'une heure pour s'excuser auprès de moi de ne rien faire contre mon licenciement et pour m'exposer toutes les luttes menées depuis Mai 68 auxquelles ils avaient plus ou moins participé, ce qui a donné lieu à une véritable séance de psychothérapie familiale — sauf moi, c'étaient des "anciens" qui se connaissaient de longue date —, certains reprochant à d'autres telle ou telle attitude ou action durant ces luttes passées et moi m'efforçant d'appliquer à ce cas nouveau les leçons de la psychanalyse existentielle.

développement de l'enquête-intervention à divers niveaux de la réalité sociale, dans lequel la question des conditions de travail ne constituait qu'une question parmi d'autres. L'attitude soupçonneuse du médecin pratiquant la visite d'embauche, jointe aux mauvais souvenirs que m'avaient laissé mes mensonges sur moi-même à mes collègues de travail qui avaient nécessairement accompagné mes faux certificats de travail jusqu'au moment où j'avais été dénoncé publiquement comme ingénieur — pour ne pas parler de mes opérations chirurgicales successives d'un genou endommagé lors d'un accident de trajet et de la fatigue de mes proches —, m'ont fait réaliser que ce genre d'aventure était terminé pour moi.

C'est d'ailleurs alors que j'ai pris conscience *a posteriori* du contexte dans lequel s'était déroulé mon établissement à Renault Billancourt. Un contexte extérieur favorable : après Mai 68, la petite bourgeoisie intellectuelle française, jusqu'à ses membres les plus prestigieux comme J.-P. Sartre, M. Foucault, G. Deleuze, etc., ainsi que de larges secteurs d'ouvriers et d'agriculteurs, éprouaient une sympathie pour cette sorte de pratique. En 1974, cette sympathie s'était usée et l'intellectuel établi apparaissait déjà plus comme un original, sinon comme un cas pathologique, que comme un exemple à suivre si l'on en avait la vocation. Un contexte intérieur en partie problématique : mon diplôme d'ingénieur a constitué un facteur supplémentaire de la haine que m'ont vouée les délégués et permanents du PC-CGT (alors non distinguables, comme je l'ai déjà écrit plus haut) de Renault Billancourt, au point que plusieurs années après que j'ai cessé de travailler dans cette usine et même de m'en approcher, ils diffusaient encore des tracts dénonçant "l'ingénieur policier fasciste Theureau". Il me semble aujourd'hui que la politique menée par les *Comités de lutte d'ateliers* de cette usine¹¹, dont ils m'attribuaient généreusement la seule responsabilité afin de la faire apparaître

¹¹ Dans les limites de ma conscience réflexive usuelle et de mes capacités de rappel aujourd'hui de mon activité d'alors, on peut la résumer, pour ce qui concerne ce que je peux encore aujourd'hui considérer comme juste, en quelques thèmes critiques, en quelques thèmes d'action et en quelques modes de collaboration avec les étudiants contestataires.

Ces thèmes critiques étaient relatifs à la politique du PC-CGT : dénonciation des grèves à durée limitée, programmées et forcées des OS, essentiellement immigrés, qui étaient les plus mal payés et subissaient les conditions de travail les plus mauvaises, en appui aux négociations avec la Direction de l'usine portant sur des augmentations de salaires en pourcentage, qui bénéficiaient aux salariés les mieux payés et approfondissaient les écarts de salaires (dans le cadre du programme politique du PCF visant à montrer aux ingénieurs, cadres, techniciens et ouvriers qualifiés qu'ils seraient bénéficiaires de sa participation au pouvoir politique) ; dénonciation de la chasse aux "gauchistes" dans l'usine, dont certains immigrés qui étaient en danger dans leurs pays respectifs, en collaboration avec les Renseignements Généraux jusqu'au niveau national et avec la Direction de l'entreprise ; imposition du droit de diffusion de tracts et journaux en désaccord avec eux dans l'usine et à ses portes, après quelques opérations violentes de la part de plus staliniens d'entre eux qui avaient été repoussées non moins violemment avec l'appui de la majorité des ouvriers présents.

Ces thèmes d'action, déjà rappelés plus haut (cadences, despotisme d'usine, racisme de certains chefs, risques professionnels graves), qui s'opposaient au thème monopoliste des augmentations de salaire en pourcentage, s'accompagnaient de formes de lutte, décidées à la base, locales, pas forcément légales, comportant souvent un aspect ludique et donnant lieu à des moments de liberté, de joie collective et de rigolade, qui s'opposaient aux grèves à durée limitée purement passives décidées au sommet, les autres organisations syndicales tolérées étant alors faibles et leurs délégués et permanents à la fois peureux et soumis, et de modes de collaboration avec les étudiants contestataires, qui rompaient avec la démagogie anti-étudiante (voire antisémite, comme l'avait été en 1968 la dénonciation du "juif allemand" Cohn-Bendit dans les colonnes du journal *L'Humanité*).

À ces éléments que je considère encore aujourd'hui comme justes s'ajoutent des éléments que je considère aujourd'hui comme irresponsables, malgré les circonstances atténuantes que constituaient les horreurs de la chaîne de montage et le contexte répressif de l'époque. Ils se concentraient dans ce que je viens d'appeler "despotisme d'usine et racisme de certains chefs" : encouragement à la dénonciation nominale anonyme par affichettes de ces chefs et à l'action violente sur les plus généralement haïs, accompagnée de la réalisation d'actions sur certains d'entre eux, actions essentiellement symboliques à l'exception cependant de l'une d'entre elles qui s'est plutôt apparentée à un lynchage. Je rejoins ici la critique que les dirigeants de *Lotta Continua* portaient sur un aspect de la politique de la *Gauche Prolétarienne* qu'ils considéraient comme constituant un flirt dangereux avec le terrorisme. S'ajoute aussi le manque d'étude et de formation des *Comités de lutte d'atelier*

comme étrangère aux "vrais" ouvriers¹², ne suffit pas à l'expliquer. Il faut, me semble-t-il, y ajouter le fait que ces délégués et permanents du PC-CGT avaient un rêve pour leurs enfants : en faire des ingénieurs. En partie "à l'insu de mon plein gré", ma simple présence sur une chaîne de Renault Billancourt minait ce rêve à la base : les futurs ingénieurs risquaient de considérer ce rêve paternel qui avait fait leur destin comme insensé.

Parler d'"établissement" n'a plus de sens aujourd'hui pour ces raisons, mais aussi parce que le croisement des fichiers informatiques, qu'il soit officiel ou officieux, le rend très difficile. Par contre, des formes de collaboration entre des "sans grade" qui ne sont plus résignés à leur sort et des ingénieurs et techniciens de toutes sortes qui aspirent à un monde meilleur restent d'actualité, ainsi que des formes de présence officielle pour une durée suffisante de ces ingénieurs et techniciens dans les situations que vivent ces "sans grade".

Cet établissement à Rhone-Poulenc Vitry a été précédé par la rédaction d'un texte que je reproduis et place sur ce site ({1974-JT-T01}) malgré son vocabulaire et sa forme d'un autre temps — donc à lire lui aussi en oubliant sa rhétorique au profit de son contenu. Il était destiné à servir de base à la discussion, d'une part, avec Bernard Tort qui venait d'arriver pour un an dans le *Laboratoire de Physiologie du Travail et d'Ergonomie* du CNAM avec une fonction de rapporteur semblable à la mienne, mais cette fois pour la DGRST (*Délégation Générale à la Recherche Scientifique et Technique*) française, d'autre part, avec l'ensemble des chercheurs et techniciens de ce laboratoire. Il a été poursuivi successivement par mon rapport à la CECA {1974-JT-O02}, par un projet de Bernard Tort et moi-même de recherche méthodologique sur la participation des opérateurs à l'analyse ergonomique menée dans le cadre de grèves avec occupation d'usine, et par un rapport de Bernard Tort à la DGRST {1974-BT-O03}. L'essentiel du contenu du premier rapport a été intégré par fragments à diverses publications ergonomiques de ma part, sauf les chapitres consacrés à mes enquêtes sur divers groupes de recherche et bureaux d'études ergonomiques européens, mais il me semble cependant utile aujourd'hui d'en reproduire et placer sur ce site un extrait, celui qui fait le bilan de ces enquêtes sous la forme de six principes de l'étude et recherche ergonomique. Je reproduis et place sur ce site un résumé du second, qui a l'avantage de la concision. Notre projet commun de recherche méthodologique sur la participation des opérateurs à l'analyse ergonomique menée dans le cadre de grèves avec occupation d'usine a eu l'intérêt d'ouvrir une discussion dans le *Laboratoire de Physiologie du Travail et d'Ergonomie* du CNAM, ce que je n'avais pas réussi à faire jusque-là — c'était en fait le seul objectif que nous avions, considérant alors qu'il n'existait pour nous aucune place dans l'Université en général et dans ce laboratoire en particulier, objectif qui consistait à faire en sorte de ne pas s'en aller sans faire de bruit. Ce projet n'a pu se réaliser et seulement en partie — l'étonnant, hier comme aujourd'hui, est qu'il l'ait pu ! — que 10 mois après sa formulation, à moindres frais et moyennant notre éviction de ce laboratoire. Il a donné lieu, avant que nous ne perdions courage, à diverses interventions de notre part dont nous avons fini — en 1979, plusieurs années après la date officielle de remise du rapport (1976) — par rassembler les écrits correspondants dans un rapport au CORDES (*Commissariat au Plan*) {1976-JT&BT-O04}. Ses enseignements autres que strictement d'expérience se sont traduits essentiellement : 1/ dans une étude {1977-JT&BT-O05} qui a confronté une critique

constitués, dans le cadre du monopole de l'action "ici & maintenant" dans la *Gauche Prolétarienne*, malgré une tentative en ce sens vite abandonnée de ma part au Printemps 1970.

¹² Ils étaient là-dessus en parfait accord avec la Direction de celle-ci, au point que, le 21 Février 1972, lors de l'assassinat devant l'une des portes de l'usine par Antoine Trameni, le responsable de la milice patronale de Renault-Billancourt, de Pierre Overney, un ouvrier maoïste de cette usine qui avait été licencié juste après moi en Octobre 1970, les premières informations distillées à la Presse par la Direction de l'usine et la Direction du syndicat CGT ont fait passer ce dernier pour un "ingénieur centralien maoïste", réalisant ainsi provisoirement leur désir commun.

scientifique des grilles d'analyse des conditions de travail, à propos desquelles des services ergonomiques d'entreprise (*Renault, Saviem*) et un laboratoire de recherche sociologique faisaient alors grand battage, et une présentation des méthodes d'enquête ouvrière sur les conditions de travail qui s'étaient développées à cette époque en Italie ; 2/ dans un projet d'étude {1978-JT-P00} qui ne s'est pas réalisé d'un langage interdisciplinaire et participatif d'analyse des conditions de travail et de recherche d'aménagements (salariés, ergonomes, techniciens). À ces enseignements qui ont donné lieu à des écrits de notre part, publiés ou non, se sont ajoutés des apports à des œuvres collectives. J'ai conservé, par exemple, un texte (7 pages dactylographiées) intitulé "*L'apport potentiel du « groupe de recherche Tort-Theureau » à la conception d'ensemble des fiches de formation syndicale (Note aux rédacteurs des projets de fiches)*", qui fait référence à un projet financé par l'ANACT (*Agence Nationale pour l'Amélioration des Conditions de Travail*) auquel a participé une grande partie des chercheurs et techniciens du *Laboratoire de Physiologie du Travail et d'Ergonomie* du CNAM. Ces fiches, qui ont été publiées sous forme d'un ensemble de brochures, Bernard Tort et moi-même avons participé à leur rédaction collective et pris plus particulièrement en charge celles qui portaient sur des questions jugées collectivement comme nécessaires mais dont personne ne pouvait se dire "expert". Justement, nous n'étions experts de rien !

Différents extraits de ces documents sont reproduits et placés sur ce site. Une formule caractérise ces différents textes, celle d'"apport potentiel", même si elle n'est présente que dans le titre d'un seul de ces documents. Il me semble que, près de quatre décennies plus tard, cette formule est toujours valable pour une grande part. Cette permanence constitue la première justification de leur remise en circulation ici. Elle fut aussi sa motivation originelle. Cependant, leur relecture détaillée à l'occasion de la correction du produit du processus de numérisation et de reconnaissance de caractères, a débouché sur une seconde justification : évaluer aujourd'hui la valeur de mes idées d'alors et les éventuels progrès que l'expérience m'a fait accomplir. En effet, ces textes et les pratiques correspondantes datent d'avant l'introduction en analyse ergonomique du travail du thème de la cognition, d'abord à travers une inspiration couplée à une mise à distance de Newell & Simon (1972) par Pinsky (1979) et Theureau (1979), puis à travers la double inspiration de l'anthropologie cognitive nord-américaine et de H. Maturana et F. Varela (dès Pinsky & Theureau, 1987). L'aboutissement actuel de cette introduction en analyse ergonomique du travail du thème de la cognition permet rétrospectivement d'interpréter ces idées d'alors et de leur offrir leur plein développement.

2. Présentation des textes

{1974-JT-T01} L'intervention ergonomique : questions de méthodes

Ce curieux texte écrit en Janvier-Février 1974 — c'est-à-dire fort de mon expérience passée de travail d'ouvrier en usine d'automobiles et comme justification de mon travail d'ouvrier qui commençait en usine chimique — pour le *Laboratoire de Physiologie du Travail et d'Ergonomie* du CNAM, les chercheurs et enseignants de ce Laboratoire, comme un seul homme, son directeur, avaient refusé ne serait-ce que de le critiquer. Son titre est inspiré de la longue introduction que J.-P. Sartre a donné à la *Critique de la Raison Dialectique* (Sartre, 1960). Son contenu présente ce que la littérature marxiste peut apporter de plus précis en matière d'intervention sur les conditions de travail. Ce texte commençait par une citation de Philip K. Dick, un auteur nord-américain de science-fiction, que je concluais ainsi : « *Eh bien, ce texte n'est finalement qu'un appel à supprimer tous les intermédiaires entre la prière simple et l'intervention ergonomique (...). Deux moyens y sont présentés pour ceux qui*

voudraient répondre à cet appel : aller voir les travailleurs en lutte ; acquérir une nouvelle conception de la connaissance, [ou encore] remplacer le taylorisme en profondeur, dans sa théorie et sa pratique ». Bel optimisme ! Il s'agissait, d'après ce texte, de construire une alternative au taylorisme et, pour cela, d'user de deux moyens, (1) faire confiance à la poursuite de la révolte populaire post-68 et la faire rejoindre par les chercheurs et techniciens, (2) développer une nouvelle théorie de la connaissance. On sait ce qu'il en a été du moyen (1) : ratage complet. Mais ce ratage ne remet pas en cause l'intérêt d'une telle conjonction dans les circonstances locales et temporellement limitées où elle est possible. Restait à préciser le moyen (2), la façon dont il avait été conçu et la façon, différente en partie — à préciser —, dont il a été réalisé. C'est ce que je me suis efforcé de faire jusqu'à aujourd'hui, pour aboutir à ce que je considère comme une réussite au-delà de mes espérances, au moins pour moi-même, mais comme une réussite amère, au sens où cette nouvelle conception de la connaissance de l'activité humaine s'est très peu inscrite dans l'enseignement et dans la pratique de l'ergonomie industrielle et a émigré pour une grande part ailleurs.

Ce texte visait aussi à susciter une discussion des principes qui guideraient la rédaction de mon futur rapport (Septembre 1974) sur les "Méthodes et critères de l'aménagement ergonomique du travail industriel. L'expérience méthodologique des équipes ergonomiques de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier" (finalement publié, voir Theureau, 1974, dont je reproduis un extrait dans le texte suivant).

{1974-JT-002} Méthodes et critères de l'aménagement ergonomique du travail industriel. L'expérience méthodologique des équipes ergonomiques de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier (pp. 64-90)

Comme je l'ai écrit plus haut, ce qui reste aujourd'hui d'original dans ce texte a été pour l'essentiel intégré dans d'autres publications de ma part et exprimé sous une forme plus synthétique dans le troisième texte que je reproduis et place dans cette Rubrique. L'extrait des pages 64 à 90 a cependant l'intérêt de montrer qu'une ergonomie épistémologiquement satisfaisante aujourd'hui peut se développer, au moins localement, dans les conditions politiques, économiques et sociales courantes des entreprises. Cet extrait présente en 6 principes le bilan méthodologique de mon enquête sur les méthodes et critères des équipes d'études et de recherches ergonomiques de la CECA. Historiquement, il constitue un pont entre le point de vue de la recherche présenté dans le texte suivant et les études et recherches dans les usines occupées par leurs salariés dont je présente un exemple, celui de l'entreprise TEPPAZ.

{1975-BT-004-1} Résumé de {1974-B-003} TORT B., 1974, Bilan de l'apport de la recherche scientifique à l'amélioration des conditions de travail, Collection de Physiologie du Travail et d'Ergonomie n° 47, CNAM, Paris, reproduit dans {1976-JT&BT-004} THEUREAU J., TORT B. (1976) L'apport potentiel des travailleurs à la recherche et à l'aménagement ergonomique, CORDES, Paris.

Ce résumé du rapport de B. Tort précise les relations entre l'épistémologie scientifique de l'analyse des activités de travail (objets, méthodes, hypothèses fondamentales) et la nature et la profondeur des transformations des situations de travail, pour le meilleur ou pour le pire, qu'elle rend possibles. Ce rapport a été prolongé par un état des lieux réalisé par Leonardo Pinsky, avant que nous ne commencions à collaborer (Pinsky, 1977).

{1976-JT&BT-004-2} Enquête sur les conditions de travail à Z (Teppaz, Banlieue de Lyon), extrait de THEUREAU J., TORT B. (1976) L'apport potentiel des travailleurs à la

recherche et à l'aménagement ergonomique, CORDES, Paris.

Parmi les enseignements d'expérience de cette recherche méthodologique sur la participation des opérateurs à l'analyse ergonomique menée dans le cadre de grèves avec occupation d'usine, on trouve : une première mise en œuvre et transformation de la "méthode du sosie" (à l'origine développée dans le cadre de formations syndicales italiennes hors ateliers par I. Oddone, voir Oddone, 1977, la traduction en Français parue depuis d'un de ses ouvrages, et Theureau, 2011, pour les suites de cette mise en œuvre et de cette transformation dans l'observatoire des cours d'action), dans le cadre d'une intervention durant une grève avec occupation d'un Centre de Tri postal, alors Boulevard Brune, à Paris ; la réalisation avec les opératrices d'une étude précise de postes de travail à *Teppaz*, dans la banlieue de Lyon, toujours dans le cadre d'une intervention durant une grève avec occupation ; diverses études ergonomiques classiques, sauf dans leur mode et leur situation de réalisation, de la soudure à l'arc et des expositions à des produits toxiques et au bruit, dans ces entreprises et dans d'autres. J'en extraie une partie de l'étude à *Teppaz*, car l'analyse en roman-photo de certains postes de travail me semble encore aujourd'hui intéressante. Le reste de cette étude est plus classique. L'ensemble a été conçu pour être exposé à l'entrée de l'usine en vue de l'édification des visiteurs. Cette étude n'a pas eu de suite. J'ai conservé une lettre du responsable de la section syndicale CFDT de l'usine, datant d'octobre 1975, c'est-à-dire quelques mois après notre intervention, qui nous signalait qu'un plan de relance présenté aux salariés venait d'être accepté par la majorité d'entre eux, qui comportait un volant de formation dans le cadre duquel il se proposait de faire appel à nous "si le besoin s'en fait sentir". Elle n'a pas eu de suite.

Une partie de ces photos a été utilisée dans un DVD paru en 2011 aux Éditions Octares par Christian Lascaux pour illustrer les recherches du *Laboratoire de Physiologie du Travail et d'Ergonomie* du CNAM durant cette période. Effectivement, elles illustrent parfaitement l'état de l'art de l'analyse de l'activité de travail à laquelle les chercheurs les plus innovants de ce laboratoire à cette époque formaient leurs étudiants à travers les Travaux Pratiques d'Analyse du Travail. Paradoxalement, ces photos avaient été prises dans le cadre d'un contrat de recherche dont une condition de réalisation avait été notre éviction de ce laboratoire.

Elles prennent un intérêt supplémentaire après le développement, à l'occasion d'une recherche sur l'activité de composition musicale, d'une méthodologie d'entretien de remise en situation, prolongeant celle d'entretien en autoconfrontation, par N. Donin et moi-même. À l'occasion de cette étude à *Teppaz*, les ouvrières et ouvriers intéressés se sont, pour nous, remis en situation aux divers postes qu'ils avaient occupé, sans la pression hiérarchique ni les contraintes temporelles, afin d'analyser avec nous leurs conditions de travail passées ainsi réactivées. Ils (elles) nous signalaient aussi ce qui leur semblait intéressant de ce point de vue. Comme on peut le constater sur les photos (en particulier celle présentée en préambule de ce texte), certain(e)s d'entre eux(elles) avaient gardé leurs vêtements de ville, témoins de la distance qu'ils (elles) prenaient à cette occasion avec ce travail passé.

{1974-JT&al-O05} Extraits de THEUREAU J., TORT B. (1977) Contribution des recherches ergonomiques à la constitution d'une méthodologie d'enquête statistique sur les conditions de travail, Ministère du Travail, Paris

Les deux premiers extraits portent sur la critique des grilles d'analyse des conditions de travail. Le premier concerne la théorie de la connaissance qui sous-tend la conception et l'usage de ces grilles. Le second confronte plus particulièrement la "charge mentale" telle qu'elle est abordée à travers ces grilles avec les résultats des recherches ergonomiques menées

par le *Laboratoire de Physiologie du Travail et d'Ergonomie* du CNAM et avec notre propre expérience. Cette critique des grilles a été résumée et poursuivie par Leonardo Pinsky dans le rapport déjà cité plus haut (Pinsky, 1977). Le troisième extrait concerne les grilles d'enquête sur les conditions de travail développées par le syndicalisme italien, et plus largement les Conseils d'usine (*Consigli di Fabbrica*), qui associaient ouvriers syndiqués et non syndiqués¹³. Ce rapport comporte aussi en introduction une réflexion générale encore valable aujourd'hui sur la méthodologie des enquêtes statistiques en matière de conditions de travail, qui comporte une partie critique, la critique de la notion de "description objective" et de son usage, et une partie positive, la contribution des études et recherches globales en situation réelle de travail à une telle méthodologie. Cette réflexion générale étant concrétisée dans les trois extraits présentés, je peux la laisser ici de côté. Ce d'autant plus que ces derniers montrent mieux que ne le font cette réflexion générale l'épistémologie d'étude des conditions de travail et de leur transformation, en termes d'articulation de la recherche empirique et de la recherche technologique et d'articulation entre recherche et activité usuelle, qui conditionne cette réflexion.

{1978-JT-P00} THEUREAU J. (1978) *Projet d'étude : une méthode participative d'analyse des conditions de travail et de recherche d'aménagements (salariés, ergonomes, techniciens), Ministère du travail.*

En fait, dans le titre initial de ce projet d'étude, il était question d'"un langage interdisciplinaire participatif" et non pas d'"une méthode participative". C'était plus exact. Était mise à contribution toute l'expérience méthodologique accumulée jusque-là par B. Tort, L. Pinsky et moi-même. S'il n'est pas fait référence à Theureau & Tort (1976) — ou du moins à certains des textes qui composent ce rapport, puisqu'ils n'ont été effectivement rassemblés et commentés qu'en 1979 —, c'est que son principe, réaliser des études ergonomiques en collaboration avec les opérateurs dans les grèves avec occupation d'usine, était alors indicible au *Ministère du Travail*. Une référence supplémentaire, issue de mon séjour aux Etats-Unis (Juillet 1977-Mars 1978) durant lequel je m'étais intéressé à la programmation architecturale des unités de soins hospitalières en relation avec l'analyse des activités des personnels soignants, est faite aux œuvres de l'architecte californien Christopher Alexander, qui justement avait constitué un langage participatif vivant pour la conception architecturale et urbanistique et l'avait mis en œuvre et adapté dans des cas concrets variés. Son "apport potentiel" reste le même qu'alors. Ce projet d'étude n'a pas été réalisé car les fonds destinés à le financer, c'est-à-dire essentiellement à me faire vivre, ont été brusquement retirés au service concerné du *Ministère du Travail* pour financer autre chose. Je suis passé à autre chose.

3. Une ergonomie utopique fondée (rétrospectivement) sur une épistémologie enactive

Selon les éléments d'épistémologie enactive proposés dans Theureau (2009) et dans les *Nouveaux Essais de Méthode Réfléchie*, téléchargeables sur ce même site, une épistémologie normative interne souhaitable dans un domaine quelconque de la connaissance (1) consiste en une articulation entre activité usuelle et activité de recherche, (2) cette dernière étant pensée comme programme de recherche de la sorte correspondant à ce domaine, en relation avec (3) des programmes de recherche ressortissant à d'autres sortes et (4) une activité de loisir

¹³ Rappelons qu'à l'origine de telles enquêtes, se trouvent les étudiants de la Faculté de Médecine de Turin, dont une partie a constitué *Lotta Continua*. J'ai pu rencontrer l'un d'entre eux, devenu depuis médecin en exercice, lors d'un de mes voyages en Italie en 1973-1975, dans le cadre d'une réunion ouvrière régionale de *Lotta Continua* à Turin.

studieux (*otium*) indifférenciée. Cette épistémologie normative interne constitue un idéal pour l'activité de recherche qui est décrit abstraitement par la même phénoménologie de l'activité, qu'elle soit usuelle ou de recherche non idéale, que l'activité usuelle. Elle s'oppose à l'épistémologie scientifique la plus courante aujourd'hui qui est essentiellement normative externe, isole le couple constitué de la recherche scientifique empirique et de la recherche mathématique des autres sortes de recherches et sépare radicalement ce couple de l'activité usuelle. L'ergonomie consistant, du moins idéalement, en une technologie de conception de situations pour l'activité humaine ou ingénierie des situations — c'est son domaine de connaissance —, son épistémologie normative interne comprend : (1) une articulation particulièrement forte entre activité usuelle et activité de recherche, (2) une relation organique avec un ensemble de programmes de recherche empirique portant sur l'homme en activité et sa situation (toutes sciences concernées : sciences physico-chimiques, sciences biologiques, sciences humaines et sociales), parmi lesquels (si l'on s'accorde avec le programme de recherche 'cours d'action') un programme de recherche est central, qui porte sur l'activité humaine (en termes d'articulation collective des cours d'action) et donne le primat à une phénoménologie empirique de cette dernière (phénoménologie de l'articulation collective des cours d'expérience), et (3) & (4) des relations différenciées avec des programmes de recherche ressortissant à d'autres sortes et l'*otium*.

Pour le dire brutalement, deux conceptions de l'ergonomie doivent être distinguées : l'une, qui se présente comme "science appliquée" — donc prétend appliquer de façon experte des résultats obtenus dans diverses disciplines scientifiques à la conception des artefacts et des environnements de l'activité humaine —, et ne sollicite la participation des acteurs concernés qu'en termes d'accord de ceux-ci pour être observés par les ergonomes et répondre à des questions conçues par les mêmes ergonomes, l'autre qui se présente comme recherche technologique en ingénierie des situations — donc obéit à une épistémologie normative interne qui lui est propre —, et sollicite cette participation des acteurs concernés en termes de recherche, donc de définition des observations à réaliser, des questions à poser, des façons de les poser et d'interprétation des données ainsi recueillies. Le despotisme régnant dans les entreprises favorise la première conception et ne permet la mise en œuvre de la seconde conception que localement (par exemple, pour des activités de travail où, à l'évidence, il n'existe rien à appliquer) et dans des périodes restreintes (par exemple, pour des activités de travail en relation avec des dispositifs informatiques, durant la période d'informatisation de la société). Cette seconde conception peut cependant, plus largement et de façon plus permanente se développer en dehors des situations de travail en entreprise, par exemple dans l'ingénierie des produits de consommation.

D'où les pratiques associées aux textes présentés ci-dessus, celles auxquelles j'ai participé et celles qui ont été développées en Italie entre 1968 et 1978. Ces textes dessinent une ergonomie des situations de travail usinières, associant des membres des professions scientifiques et techniques et des ouvriers de diverses façons, qui a été étranglée à la source : les membres des professions scientifiques et techniques ainsi engagés, non seulement n'ont pas augmenté, mais même ont carrément disparu ; les ouvriers et syndicats ont fouetté d'autres chats. Elle apparaît aujourd'hui comme franchement utopique. Mais, utopique ou non, sa nécessité épistémologique et pratique reste la même qu'en 1974-1978.

Pour terminer sur une anecdote, rappelons que, si les ergonomes de la *Societa di Ergonomia Applicata* (SEA) de Milan, G. Cortili et G. Bandini-Buti, dans la foulée des expériences italiennes décrites ici, ont pu présenter un jour leurs recherches ergonomiques dans des imprimeries industrielles à un congrès de la *Société Italienne d'Ergonomie* avec des représentants des ouvriers imprimeurs, ce n'est que dans un colloque de musicologie, en 2007, que j'ai pu présenter mon point de vue sur le travail de recherche sur l'activité de composition musicale réalisé avec un collègue musicologue, N. Donin, en même temps que

P. Leroux, le compositeur dont l'activité avait été étudiée, présentait le sien (voir Donin, Leroux & Theureau, 2007, ainsi que Leroux, 2010). J'ai d'ailleurs déjà rappelé plus haut que les données recueillies lors de cette recherche étaient essentiellement le produit d'entretiens de remise en situation de ce compositeur, comme les photos présentées dans le texte sur Teppaz (extrait de Tort & Theureau, 1976) étaient le produit de remises en situation de travail usuelles des ouvriers et ouvrières de Teppaz. Ce qui est bon pour un compositeur l'est pour un(e) ouvrier(ère) et inversement, du point de vue épistémologique comme du point de vue pratique !

Au total, ces textes montrent aussi, me semble-t-il, le caractère privilégié de l'ergonomie en ce qui concerne l'élaboration épistémologique, les "questions de méthode" au sens de R. Descartes ou de J.-P. Sartre. En particulier, la question de la connaissance ergonomique est privilégiée pour ce qui est de montrer le poids de l'engagement ontologique, épistémologique, éthico-politico-religieux et pratique des chercheurs dans le développement des recherches, quel qu'en soit le domaine, donc aussi des contraintes politico-socio-économico-institutionnelles auxquelles sont soumis ces chercheurs, donc de récuser le principe de neutralité axiologique de M. Weber (voir Theureau, 2009). Mais évidemment, il est toujours possible — et même recommandé dans les entreprises comme dans l'Université et la Recherche publique — de pratiquer l'ergonomie sans chercher à la penser, donc de laisser l'épistémologie aux philosophes, la recherche aux chercheurs patentés et l'ergonomie aux praticiens reconnus, sauf exceptions permettant aux chercheurs de boucler leurs fins de mois et de financer leurs recherches en participant à — donc cautionnant — l'application de leurs découvertes conformément aux désirs, qui sont des ordres, des seuls actionnaires.

Références

Anonymes (1966-1973) Articles toujours collectifs à divers degrés dans les journaux *Servir le Peuple*, *La Cause du Peuple*, *J'accuse*, des journaux locaux et des brochures.

Anonyme (1968) Une agriculture au service des travailleurs, *Frères du monde*, n° 54-55.

Anonyme (1969a) Une ligne révolutionnaire pour les paysans, *Frères du monde*, n° 59.

Anonyme (1969b) Quelle agriculture ? (suite) L'expérience soviétique, *Frères du monde*, n° 61-62, 151-162.

Anonyme (1970a) À Renault : description d'un combat, Entretien avec C. Jambet, *L'Idiot international*, Juillet-Aout 1970, 11-14.

Anonyme (1970b) Rapport d'enquête sur Renault-Billancourt, *Cahiers de la Gauche Prolétarienne*, n° 2, Mai 1970, 51-62.

Donin N., Leroux P., Theureau J. (2007) De *Voi(rex)* à *Apocalypsis*, une étude approfondie du travail compositionnel - Trois points de vues rétrospectifs et prospectifs, *Colloque "Composer au XXIe siècle : Processus et philosophies"*, 28 février-3 mars, Montréal, Canada.

Ginsburg C. (1997) *Le juge et l'historien — Considérations en marge du procès Sofri, Verdier*, Lagrasse.

Guillemin H. (1987) *Robespierre, politique et mystique*, Seuil, Paris.

{2012-JT-M4} Un essai (qui a tourné court) d'ergonomie fondée (rétrospectivement) de façon radicale sur une épistémologie enactive - Quelques éléments sur la préhistoire du programme de recherche 'cours d'action'

Leroux P. (2010) Questions de faire – Génétique musicale vue du côté du créateur, *Genesis*, 31, 55-63.

Linhart V. (1994) *Volontaires pour l'usine*, Seuil, Paris.

Oddone I., Re A., Briante G. (tr. Fr., 1977) *Redécouvrir l'expérience ouvrière*, Éditions Sociales, Paris.

Pinsky L. (1977) *Approches des conditions de travail en France – Quelques éléments sur la recherche*, Rapport non publié à la DGRST, Paris.

Sofri A. (2002) *De l'optimisme. Écrit de la prison de Pise*, Préface de C. Ginsburg, Le Manuscrit.

Sofri A. (2010) *Les ailes de plomb – Milan, 15 Décembre 1969*, Verdier, Lagrasse.

Sofri A., Pietrostefani G. & Bompressi O. (2000) *Messieurs les juges – Déclaration devant la cour d'appel de Venise*, Préface de C. Ginsburg, Comité Justice pour Bompressi, Pietrostefani et Sofri, Diffusion Verdier, Lagrasse.

Theureau (1974) "*Méthodes et critères de l'aménagement ergonomique du travail industriel. L'expérience méthodologique des équipes ergonomiques de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier*", Collection de Physiologie du Travail et d'Ergonomie du CNAM n° 46, CNAM, Paris, et Doc. n° 1658/75 - Collection Action Communautaire Ergonomique (en différentes langues des pays de la Communauté Européenne).

Theureau J. (2009) *Le cours d'action : méthode réfléchie*, Octares, Toulouse.

Theureau J. (2011) Chapitre 1 : L'observatoire des cours d'action, des cours de vie relatifs à une pratique et de leurs articulations collectives, in Gaëlle Le Meur, Maud Hatano (Eds.) *Approches pour l'analyse des activités*, L'Harmattan, Paris, pp. 23-76. (version provisoire téléchargeable sur ce site : {2011-JT-O63}, in *Rubrique 11-SELECTION THEMATIQUE*)

{2012-JT-NEMR1} Theureau J. (2012a) NOUVEAUX ESSAIS DE MÉTHODE RÉFLÉCHIE 1 : *Reconsidérer l'épistémologie générale à partir de la considération de l'activité de recherche ? – Révision de la section 2 (pp. 451-460) du chapitre 5 de "Le cours d'action : Méthode réfléchie"* (téléchargeable sur ce site)

{2012-JT-NEMR6} Theureau J. (2012b) NOUVEAUX ESSAIS DE MÉTHODE RÉFLÉCHIE 6 : *Épistémologie générale enactive & éducation ?* (téléchargeable sur ce site)